

le demande, trouverez-vous ces vertus en dehors de la religion ? Ah ! je le sais, les sociétés modernes ont fait sonner bien haut le nom de *Philantropie*, et qu'a produit la philanthropie ? Rien ; et pourquoi ? parce que ce n'était qu'un mot pour déguiser l'égoïsme ; c'est qu'elle avait pris sa source loin du divin Cœur de J.-C. ; et au lieu de donner naissance à une charité véritable, elle n'a engendré qu'une sensibilité factice et mensongère, vaine parodie de la charité chrétienne. Née du dévouement de l'Homme-Dieu lui-même qui se sacrifiait pour le salut de tous, seule, la charité chrétienne a pu inspirer ces sublimes dévouements qui font encore aujourd'hui l'admiration du monde entier ; elle s'inspirait de ces paroles tombées de la bouche du divin Maître : " Je vous donne un précepte nouveau, c'est de vous aimer les uns les autres ; et à ce signe on reconnaîtra que vous êtes mes disciples ; " voilà les enseignements de notre religion, enseignements divins qui ont donné à la charité cette force, cette expansion, qui l'a fait voler partout où il y avait quelque misère à soulager. Vertu toute céleste qui a formé le cœur de nos apôtres, de nos missionnaires, de nos sœurs de charité, c'est elle qui a fait disparaître les limites des nations, et n'a fait de tous les chrétiens du monde, qu'une seule et même famille. Hors de là, mes frères, vous ne trouverez que de l'égoïsme, ce monstre qui ronge les sociétés, désunit la famille, isole l'homme de ses semblables et de son Dieu ; l'égoïsme, principe qui abaisse, qui détruit, qui n'enfante jamais que le désordre universel. L'homme par l'égoïsme se cache, pour ainsi dire, en lui-même, pour se donner tout entier à lui-même ; par l'égoïsme il se fait centre pour attirer tout à lui. C'est en vain que vous ferez résonner à ses oreilles les noms sacrés de peuple, de patrie, de religion, de Dieu même ; son centre c'est lui-même, tout ce qui est en dehors de lui, ne lui inspire qu'indifférence ou haine. En vain lui parlerez-vous du bien commun, des intérêts de la communauté, du bien de la nation, encore une fois, il ne voit que lui-même, il ne travaille que pour lui-même, et si quelquefois il s'élève à la hauteur d'un sacrifice, ce ne sera que pour pousser ses intérêts propres, élever sa position ou agrandir sa fortune. Ne cherchez point l'amour de la patrie dans le cœur égoïste, elle n'y a pas plus de place qu'aucune autre vertu.

Oui, mes frères, ôtez la religion, vous enlèverez en même temps la charité chrétienne, et vous ne laisserez à sa place que l'égoïsme ; l'égoïsme dans tous les rangs, dans toutes les positions. L'ouvrier ne travaillera que pour jouir ; dans la famille, au lieu de cette union qui fait son bonheur, vous trouverez deux amours ; un père qui ne sait pas compatir, une mère qui ne sait pas se dévouer. L'homme d'Etat, au lieu de se servir de la puissance dont il est investi pour faire régner dans les peuples, la justice et l'amour, ne s'en servira que pour satisfaire ses vues ambitieuses.

Qu'opposerons-nous donc à ce monstre fatal ? Comment ferons-nous disparaître ce fléau des sociétés ? Ah ! mes frères, je ne vois rien ; nulle force assez grande, nul motif assez puissant ; je regarde autour de moi, et je ne trouve rien dans les limites des forces naturelles qui puisse vaincre cet obstacle ; vous seul, ô mon Jésus couvert de sang et de poussière, le front couronné d'épines, les pieds et les mains cloués à la croix, vous pouviez offrir à l'homme un amour assez puissant pour vaincre l'égoïsme dans le cœur dont il s'est emparé.

Oui, mes frères, voilà l'arme dont se sert la religion tous les jours pour implanter le dévouement dans le cœur du chrétien ; le christianisme est essentiellement anti-égoïste ; il pose à la base de ses doctrines cette maxime de N. S. J. C. jusque là ignorée : "*abnega teipsum, renoncez à vous-même.*" Seule, la Religion fait sortir l'homme pour ainsi dire, hors de lui-même. " Ce n'est pas lui qui vit, c'est Jésus-Christ qui vit en lui. " Or, qui dit Jésus-Christ, dit l'amour, le dévouement, le sacrifice ; amour pour tous ses semblables, dévouement à la cause publique, sacrifices pour procurer le bien de ses frères ; voilà ce que fait la Religion pour l'union des sociétés, et ce qu'elle seule peut faire.

II.

Je dis en second lieu que sans Religion il ne peut y avoir de bonnes mœurs. C'est une vérité qui a été comprise par tous les hommes sensés, qui avaient à cœur le bien des peuples, que les bonnes mœurs sont la première condition de prospérité, de force et de civilisation véritable pour les nations.

Les bonnes mœurs supposent la vertu ; et qu'est-ce que la vertu ? N'est-ce pas l'effort d'un cœur noble sur lui-même ? n'est-ce pas une victoire remportée sur ses passions mauvaises ? La vertu, c'est ce combat invisible qui se livre dans l'intérieur de l'âme, qui la fait triompher de ses inclinations perverses, qui lui fait repousser le mal pour embrasser le bien. Ah ! vous le savez, M. F., pour combattre il faut du courage, et pour combattre toujours, depuis le moment où les premières lueurs de la raison apparaissent dans l'âme, jusqu'à son dernier soupir, il faut un courage plus qu'humain. Et qui donc donnera à l'homme cette force, ce courage surhumains ? Ah ! la réponse se trouve au fond de tout cœur vraiment chrétien ; c'est le désir de la gloire, c'est la crainte du châtimement, l'espoir de la récompense, l'espérance de goûter un jour un bonheur qui ne finira jamais. Or, trouverez-vous en dehors de la religion des espérances et des craintes capables d'inspirer ces grands sacrifices, qui accompagnent toujours la vertu ? Non, impossible.

" Je ne crois pas, a dit un philosophe du dernier siècle, qu'on puisse être vertueux sans religion. "

Pour venir à l'appui de cette vérité je n'aurais qu'à mettre sous vos yeux, le triste tableau des sociétés, d'où la religion s'est retirée ; l'histoire est là avec ses pages toutes sanglantes, dégoûtantes de débauche, d'ivresse et de crimes de tous genres.

On les a vu s'élever ces sociétés, fraîches, pleines de vigueur, portant sur leur front, comme l'enfant, l'aurole de sainteté que la religion avait implantée dans leur cœur.

Mais bientôt, emportées par leurs passions mauvaises, elles ont oublié la main qui les avait bénies, elles ont cherché le bonheur dans des jouissances que la religion leur interdisait. Dès ce moment, on les a vu s'affaiblir, tomber sur elles-mêmes et mourir. Et pourquoi donc, M. F. ? c'est qu'il n'y a rien ici-bas qui puisse commander toujours la vertu. Non, elle n'est pas de cette terre ; les seules forces naturelles ne la produiront jamais ; sortie du cœur de Dieu, elle a besoin du secours de sa grâce pour passer dans le nôtre.

Mais vous me direz, le monde n'a-t-il pas aussi ses récompenses ? n'a-t-il pas ses monuments pour ses héros, ses statues pour ses grands hommes ; l'histoire